

Santé mentale Samedi 27 avril 2013

Augustine, vie et destin d'une pin-up médicale

Par Par Anna Lietti

L'hystérique la plus photogénique de la Salpêtrière a inspiré la cinéaste Alice Winocour. Mais qui était-elle, cette fille du peuple devenue icône souffrante, qui a manqué Freud d'un cheveu?

Elle n'était pas la plus belle, mais la plus photogénique. Il y avait, dans ses «attitudes passionnelles» (troisième phase de l'attaque, après les contorsions et avant le délire), une grâce inégalée.

Et puis, avec ses crises bien rythmées et complètes dans tous leurs stades, elle représentait «un exemple très régulier, très classique» d'hystérie, se réjouissait Jean-Martin Charcot, grand maître de la maladie. Augustine fut, à n'en pas douter, son «chef-d'œuvre», celle qui illustra le mieux sa taxinomie, observe le philosophe et historien de l'art [Georges Didi-Huberman](#).

Entrée à l'hôpital parisien de la Salpêtrière en même temps que la photographie, en 1875, Augustine en devint rapidement le mannequin vedette, l'hystérique iconique, une véritable «pin-up médicale», selon l'expression d'[Asti Hustvedt](#). Le Tout-Paris scientifique et mondain se bousculait dans l'amphithéâtre des célèbres «leçons du mardi» du professeur Charcot pour admirer la belle dans ses crises à forte teneur érotique. Au fil des décennies, Augustine est restée un objet de fantasmes et de projections multiformes. L'«hystérique», du grec «hustera», utérus, n'incarne-t-elle pas le féminin déchaîné?

De là à lui prêter des intentions rebelles, le pas est vite franchi. C'est ainsi que l'ont comprise nombre d'artistes – peintres, chorégraphes, réalisateurs – inspirés par la figure d'Augustine. Jusqu'à Alice Winocour, dont le beau film [Augustine](#) sort ces jours sur les écrans romands. Prenant le parti de la fiction, la réalisatrice française imagine ce qui a pu se passer entre le neurologue et sa malade, dans ce glissement où, d'objet d'étude, elle devient objet de désir. Alice Winocour signe une fable de l'émancipation, où la fille du peuple «découvre qu'elle a une tête» et prend le pouvoir sur son médecin qui, lui, se découvre un corps.

Enfance glacée

Voilà pour la figure, le symbole. Mais que sait-on de la personne d'Augustine? Tout à sa pratique de l'observation, tendu vers la description du «tableau clinique», le fondateur de la neurologie moderne ne s'intéressait pas à ce que pouvaient dire ses patientes. C'est Désiré-Magloire Bourneville, collaborateur de Charcot, qui a tendu l'oreille et consigné les informations disponibles pour l'édition de l'Iconographie photographique de la Salpêtrière dont il est le maître d'œuvre. Un livre récent de l'Américaine Asti Hustvedt retrace le destin d'Augustine parmi d'autres «muses médicales». Voici ce qu'elle dit d'elle.

Louise Augustine Gleizes est née en 1861 d'un couple de domestiques parisiens employés chez un certain Monsieur C. Elle est immédiatement mise en nourrice à la campagne, selon la coutume de l'époque. Une coutume meurtrière pour les enfants des classes populaires, dont la famille ne pouvait s'offrir une nounou haut de gamme à domicile. Une sœur et deux frères d'Augustine sont morts en nourrice.

A neuf mois, la fillette est envoyée chez des parents à Bordeaux pour des années d'enfance dont on ne sait rien sauf qu'elle a tardé à parler. A six ans et demi, elle repart dans un internat religieux à la Ferté-sous-Jouarre où elle trompe son ennui et sa contrariété en s'adonnant à quelques jeux de tripotage entre copines, durement réprimés. Elle passe ses week-ends à Paris, mais ses parents sont au travail: elle est en roue libre avec son frère Antoine, grand connaisseur des choses du monde adulte.

A treize ans elle est placée chez Monsieur C., qui la viole sous la menace d'un rasoir puis, de peur qu'elle ne le dénonce à sa femme, la renvoie chez ses parents. Vomissements, crampes. Le médecin, sans examiner la jeune fille, décrète que ce sont les règles et la mère ne pose pas de questions: Augustine apprendra plus tard que cette dernière l'a carrément vendue à C., qui est aussi le père biologique d'Antoine.

Quelques jours après le viol, Augustine fait sa première convulsion hystérique. Au diagnostic qui suivra s'ajouteront: insensibilité du côté droit, tremblements, chorée rythmique (mouvements désordonnés), contractions musculaires, paralysie de la jambe droite.

Le corps parle

Aujourd'hui, on dirait: Augustine n'a trouvé personne à qui parler, alors son corps a pris la parole. On ajouterait que c'est sa révolte contre l'oppression masculine qui s'inscrit dans ce corps convulsé. François Ansermet, chef du Service de psychiatrie de l'enfant à Genève et conseiller pour le film d'Alice Winocour: «Freud expliquera plus tard que l'hystérique «souffre de réminiscence»: ne pouvant se souvenir, elle répète, en le mettant en scène, ce qu'elle ne peut pas dire.»

Mais en 1875, on n'en est pas encore là. Le professeur Charcot est tout occupé à décrire l'hystérie. Et notamment à démontrer qu'une convulsion ou une paralysie hystérique surviennent indépendamment de toute lésion cérébrale. La preuve: on peut, par l'hypnose, déclencher ou faire disparaître ces symptômes à la demande. D'où les célèbres «leçons», où le professeur sera soupçonné de fabriquer des folles sexuelles pour le spectacle et pour sa gloire.

Internée à quatorze ans – et non à quinze et demi comme on l'a dit, selon Asti Hustvedt – Augustine, cette jeune malade si «affectueuse» et «impressionnable», en aurait-elle rajouté pour faire plaisir au docteur? Aurait-elle pu, comme dans le film d'Alice Winocour, lui «offrir» une crise simulée? François Ansermet l'exclut: «La crise d'hystérie arrive au sujet, elle s'empare du corps comme d'une marionnette.» Mais aussi, elle peut être déclenchée ou stoppée d'un mot, car la suggestion joue un rôle central dans la maladie: c'est ce que Charcot a démontré, on comprend par où il a pu être mal compris.

Après une phase d'attaques intenses – 1296 en 1877! –, Augustine semble guérie. En 1879, elle est libérée de l'hôpital mais continue de vivre à la Salpêtrière, employée comme fille de salle. Elle continue aussi à se prêter aux expériences de Charcot. Elle peut être mise en catalepsie en un tournemain et son corps devient alors maniable comme du caoutchouc. Dans ses hallucinations, elle parle d'un bien-aimé désiré, mais qui se refuse à elle. On pense au «rapport traumatique à la séduction» que décrira Freud plus tard.

Après seize mois, elle rechute et devient très agitée. Pour la première fois, on l'enferme. Les commentaires sur elle dans l'Iconographie se vident de toute empathie. L'enfant-mannequin, la mascotte de la maison est devenue une femme qui veut partir. Elle fait plusieurs tentatives d'évasion, se blesse, recommence. Jusqu'au jour où, en 1880, elle parvient à s'enfuir, déguisée en homme. Une note de bas de page dans l'Iconographie indique encore qu'après sa fuite, on a découvert qu'elle vivait à Paris, 19, rue Sommerard dans le 5e, avec son amant, rencontré à la Salpêtrière.

Avenir de l'hystérie

Si elle y était restée encore cinq ans, Augustine aurait rencontré Sigmund Freud, élève de Charcot. L'homme qui comprit ce qui paraît évident aujourd'hui: pour guérir Augustine, il fallait l'écouter, pas la regarder. Freud le comprit grâce à des patientes comme elle, ce qui fait dire à François Ansermet que «d'une certaine manière, l'hystérique a inventé la psychanalyse».

Comment se fait-il alors que «l'hystérie» n'existe plus? Le mot, trop connoté, a disparu des manuels. On parle aujourd'hui, face à une paralysie inexplicquée par exemple, de troubles somatoformes ou de symptôme de conversion. Entendez la conversion des conflits psychiques dans le corps. Tremblements, paralysies, affaissements sont au premier rang des phénomènes observés. Il y a moins de convulsions: «Plasticité des symptômes», qui varient selon les époques, la culture.

Mais pourquoi ces symptômes affectent-ils autant les deux sexes, alors qu'au XIXe l'hystérie était considérée comme intrinsèquement féminine? «La morale rigide de l'époque et la répression de la sexualité favorisaient certainement alors une sexualisation extrême des conflits intérieurs», surtout chez le sexe le plus brimé, avance encore François Ansermet.

Alors oui, cette fameuse «épidémie d'hystérie» qui s'est emparée des contemporaines d'Augustine peut être considérée comme une forme de surgissement collectif. Pas encore à proprement parler une révolte: les révoltes sont conscientes. Un prélude. Dont Augustine reste le symbole, à son insu.

Augustine Samedi 27 avril 2013

A voir, à lire

Par

[Augustine](#), film d'Alice Winocour avec Vincent Lindon, Soko et Chiara Mastroianni, sort à Lausanne (City Pully) le 3 mai et à Genève (Grütli) le 6 mai. Le 3 à 21h: projection suivie d'une discussion avec la réalisatrice et le professeur de psychologie Pascal Roman. Le 6 à 20h: projection suivie d'un débat dirigé par François Ansermet avec des spécialistes des neurosciences, des psychanalystes et la réalisatrice.

[Invention de l'hystérie](#) de Georges Didi-Huberman vient d'être réédité chez Macula (452 p.). Cette réflexion sur le rôle de l'hystérie dans l'histoire de l'image comporte un chapitre sur les photos d'Augustine à la Salpêtrière.

[Medical Muses. Hysteria in Nineteenth-Century Paris](#),

d'Asti Hustvedt, reconstitue, dans un de ses chapitres, la trajectoire d'Augustine. Bloomsbury Publishing Plc (UK), 2011.

Iconographie photographique

de la Salpêtrière, éditée par Désiré-Magloire Bourneville et Paul

Regnard (photos), Paris, Bureaux

du Progrès médical, Delahaye

et Lecrosnier. Augustine y apparaît dans les volumes II (1878)

et III (1879-1880).